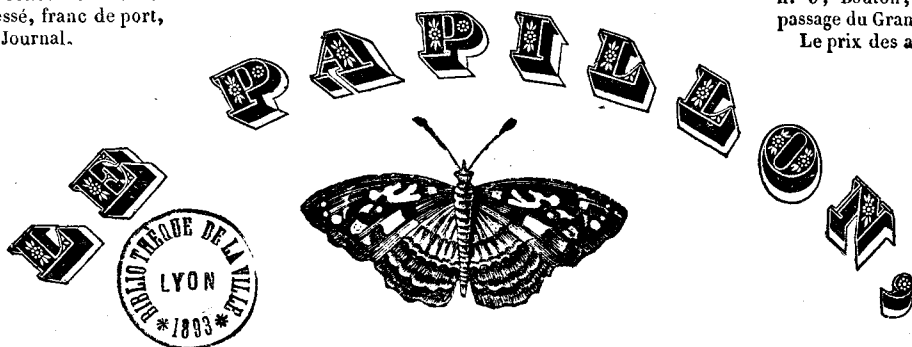


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

On trouve le *Papillon* à la librairie de Aynès, rue Saint-Dominique, 2, et aux cabinets de lecture de M^{me} Gœury, place des Célestins, et de M. Bouton, passage du Grand-Théâtre.

Chaque numéro séparé se vend 25 c.

GRAND-THEATRE.

3^e début de M. Sylvain, ténor; 1^{ers} débuts de M. Delpoux, 1^{er} basse-taille; et de M^{lle} Bouvaret, 1^{re} Dugazon.

M. Sylvain a achevé ses débuts avec bonheur dans la *Dame blanche*. La musique de Boyeldieu lui a été plus favorable que celle d'Hérold. Le chant de Zampa demande plus de nerf et de brillant qu'il n'en a mis. M. Sylvain s'est montré dans ce rôle gêné et froid. S'il a laissé à désirer aussi dans Georges une meilleure tenue, une allure plus vive, un jeu plus léger, il n'a eu que des applaudissemens dans : *Viens, gentille dame*, morceau tout-à-fait dans ses moyens.

M^{lle} Bouvaret peut se regarder comme admise d'après son premier début; sa voix est agréable, elle est fraîche et bien accentuée; avec elle on ne perd pas un mot du poème. M^{lle} Bouvaret, non contente d'être jeune et jolie, est comédienne; c'est pour notre opéra une excellente acquisition.

Nous voudrions pouvoir en dire autant de M. Delpoux, première basse-taille. Le rôle de Gaveston nous l'a montré sans noblesse; sa voix manque de cordes basses, son jeu est froid et son débit sans couleur. A la fin de l'ouvrage, les juges prompts dans leur sentence,

ont fait un appel au régisseur et lui ont demandé le renvoi de la première basse-taille; le commissaire de police est alors intervenu et a réclamé pour le débutant les trois débuts d'usage; cela nous semble assez rationnel, et nous ne croyons guère qu'on puisse d'après un seul rôle établir un jugement définitif sur un artiste. Nous avons dit l'impression que nous avons reçue de son premier début, nous désirons que les deux autres nous en fassent changer.

A Monsieur le Rédacteur du Papillon.

Monsieur,

Je compte sur votre obligeance pour insérer dans votre plus prochain numéro la note suivante :

L'opposition qui s'est manifestée avant la fin de mon dernier début m'a placé dans une position difficile, et je viens m'en expliquer franchement avec cette partie du public qui m'est contraire, persuadé qu'elle appréciera toute la sincérité de ma démarche.

J'aurais peut-être tout lieu de croire, d'après ma propre conscience et d'après l'avis de tous ceux qui m'ont encouragé de leurs vœux, et de leurs applaudissemens, que mon admission a été prononcée par la majorité; mais comme dans le cas même où mes amis et moi ne serions point fait illusion, ma réapparition sur la scène sans prévenir ceux que nous croirions la minorité, pourrait provoquer quelque désordre, conséquence dont je voudrais éviter la responsabilité envers mes concitoyens au prix même de tout mon avenir, je viens avec confiance auprès de ceux qui m'ont jugé si sévèrement leur demander encore une représentation que je regarderai comme une dernière épreuve. Mais cette faveur, si c'en est une, j'ose la réclamer tout

entière ; je demande avec instance qu'on veuille bien m'écouter jusqu'à la fin, sans m'interrompre. J'espère que le public à qui je m'adresse ne me refusera pas cette simple preuve d'impartialité et de justice ; et si je succombe dans mon pays, j'emporterai du moins son estime, qui me consolera de n'avoir pu mériter son approbation unanime.

Agréez ma considération distinguée.

MANTET, artiste.

La demande de M. Mantet nous semble trop juste pour que le public auquel elle s'adresse ne l'accueille pas favorablement. M. Mantet a droit d'être écouté. La manière dont il avait chanté dans la *Muette* avec M. Sylvain son duo : *Amour sacré de la patrie* ne pouvait pas faire présumer qu'on ne lui permettrait pas de se faire entendre dans la *barcarolle* du cinquième acte. M. Mantet en rappelle ! que toute prévention disparaisse ! qu'on oublie le zèle maladroit de quelques imprudens amis et que M. Mantet soit jugé consciencieusement : c'est son vœu, c'est aussi le nôtre.

PROMPTE ET BONNE JUSTICE.

CHRONIQUE DU XII^e SIÈCLE.

Beauduin, 7^e du nom, régnait sur le comté de Flandre ; on l'avait surnommé Beauduin à la hache, car près de lui il ne fallait pas requérir longtemps pour obtenir bonne et prompt justice, elle était faite sur l'heure.

Si chaussait-on éperon de chevalier, si portait-on braguette de vilain, si chapronnait-on bonnet de veuve, justice à chacun était octroyée.

Un jour de l'été de 1171, que le comte à la hache s'en revenant seul à Winendaele, lieu de sa résidence, il fit rencontre d'une pauvre femme laquelle pleurait assise au revers d'un fossé de route. Sa cotte était déchiquetée en lambeaux, ses cheveux étaient épars et il y avait près d'elle un cadavre de trépassé, occis par horions d'épée, ainsi qu'il se voyait facilement. Or, le comte à la hache fit arrêter son destrier, lequel chevauchait pour lors au galop, et puis il s'enquit de la femme qui pleurait : Pourquoi femme, pleurez-vous de la sorte ? dit-il.

Ah ! répondit-elle ; onques il ne s'est vu de par le pays de Flandre, femme qui puisse faire des larmes pires que les miennes. Car la prime journée de mes épousailles a été sanglante, et si je n'en perds la raison, le souvenir m'en demeurera jusqu'à l'heure de ma mort.

J'ai épousé cejour d'hui un mien ami, Pierre Mahormudt, lequel m'aimait d'amour fidèle et honnête depuis quatre ans entiers. Je m'en revenais du moustier avec lui, et nous nous étions enfuis du reste de la noce pour deviser solelets à notre loisir.

Et nous étions là assis sur le revers de ce fossé, quand onze chevaliers portant des écus aux couleurs de votre, s'en vinrent à passer, et se prirent à dire : voici gente

fillette, il faut qu'elle octroie un baiser à chacun de nous.

Passez votre chemin, messeigneurs, leur fis-je, et laissez là une pauvre épousée, laquelle ne mérite pas à coup sûr si laide avanie que vous lui faites.

Mais Pierre Mahormudt ne le prit pas si doucement et leur dit, mettant sa main à sa dague : Laissez là mon épousée, ou par Dieu et Notre-Dame il ne sera pas dit que je vous ai laissé faire insulte à mon épousée.

Les chevaliers rirent de façon insultante, et se mirent tous à frapper Pierre Mahormudt si dru et si long-temps que je l'en vis choir : car j'étais plus morte que vive ; et n'ayant pas tant seulement la force de m'enfuir ; « si veut qu'il ait la vie sauvée, me dit l'un d'eux, il faut que tu sois mienne. » A ces paroles malotrues, Pierre se releva et frappa d'un coup de sa dague le chevalier qui me faisait insulte. Onze horions d'épée occirent à l'instant mon épousé, et puis ils m'ont assolée ainsi que vous me voyez.

Le comte à la hache demanda à la femme : reconnaissez-vous bien les chevaliers ?

Oui, sur mon ame, dit-elle.

Or sus, venez avec moi. Et il marcha doucement jusqu'en son logis de Winendaele, où il manda à tous les seigneurs qui relevaient de lui de se réunir.

Et il dit à la pauvre femme : montrez-moi les onze.

Sans hésiter elle les montra du doigt un à un.

Maître prévôt ! passez la corde au col de ces déloyaux, indignes du nom de chevaliers ; faites-les monter sur cette table et attachez la corde à la poutre du plafond.

Il fut fait ainsi que le comte à la hache l'avait ordonné.

Après quoi il prit de ses propres mains la table et il la tira de dessous, les onze chevaliers restèrent bien pendus et gambillant jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

Et un chacun se mit à clamer : Dieu et la Sainte Vierge soient en aide au comte à la hache, car il a fait bonne et prompt justice.

DE LA JALOUSIE.

Une petite vieille, dont les traits sont tout ridés, mais dont l'imagination fleurit encore, M^{me} de Mirbelle, qui fut si jolie dans sa jeunesse, ce qui suppose une jeunesse parfaitement employée, me disait l'autre jour : « Je n'ai jamais plus réfléchi sur l'amour que depuis que j'ai cessé de l'inspirer et le sentir. Or en y réfléchissant, il me semble, aujourd'hui du moins, que c'est une inconcevable extravagance. A quoi cela ressemble-t-il ? La langueur, les accès, les frissons, les palpitations, toutes ces misères ne donnent-elles pas plutôt l'idée d'une maladie que d'un sentiment ? D'où vient donc cette rage universelle d'être malade ? C'est une si bonne chose pourtant que la santé ? » En disant ces paroles, elle soupirait. « Le temps, ajouta-t-elle, amène, il est vrai,

la guérison. Par malheur, c'est un médecin qui nous fait payer ses visites un peu trop cher.

L'Amour, Monsieur, (quoique j'aie passé par là, et que, Dieu me pardonne, je me suis souvent arrêtée en route avec plaisir), l'amour nous place évidemment dans un état contre nature, nous sommes nées pour la société, et il concentre notre attachement sur un seul objet. Il nous conduit à l'égoïsme, à l'égoïsme en deux personnes; il nous retranche du monde en rendant un seul être le représentant du genre humain, qu'il anéantit.

Un des accessoires obligés de cette fièvre extraordinaire, c'est la jalousie. On dirait que l'un ne puisse aller sans l'autre, chez les hommes, bien entendu. Ils nous persécutent par excès de tendresse; et pour ce qui me concerne, pas plus tard que ce matin encore (elle se mit à rire de mon air étonné) en mettant ordre à mes papiers, je retrouvais le dernier billet que m'écrivit M. de Mirbelle, trois jours avant notre mariage..... 1790! La date est fraîche, comme vous voyez. Quel vacarme! quelle fureur! Et de quoi s'agissait-il? D'une fleur offerte, acceptée, puis effeuillée par mégarde..... d'un regard entièrement désintéressé jeté durant un bal sur un jeune colonel..... de trois ou quatre griefs de la même force; et c'étaient des imprécations à faire descendre la foudre! — Comme vous deviez lui en vouloir? — Mon Dieu non! je l'épousai la même semaine. — Douce punition! — Durant une année, au moins, elle lui parut telle; puis il cessa d'aimer et resta soupçonneux: l'âge emporta l'excuse et respecta le défaut. — On peut donc être jaloux sans amour? — Oui comme on peut aimer sans être jaloux; mais que penseriez-vous d'un amant tout confiant et tout paisible, si vous étiez femme! — Qu'en penseriez-vous si vous redeveniez jeune? — Consultez votre raison, — Interrogez vos souvenirs. — J'y consens, me dit-elle après un instant de trouble et de silence.

Nous nous estimons infiniment, toutes tant que nous sommes, surtout quand nous sommes jeunes, jolies et vertueuses, circonstances qui peuvent se trouver réunies. Heureusement pour l'humanité, cette estime profonde de soi-même n'empêche pas d'être sensible; mais elle inspire en même temps une excessive fierté, qu'un grand fond de tendresse pour l'amant préféré ne peut tout-à-fait détruire. On l'a choisi, il faut qu'il soit aimable: mais toutes les fois qu'on se regarde au miroir, on se dit involontairement, *Combien il est heureux!* On veut alors qu'il soit bien persuadé de ce bonheur là; qu'il tremble à chaque instant de le voir s'évanouir. Un air content, rassuré et victorieux nous ferait supposer en lui, non la bonne opinion qu'il a de notre vertu, mais la haute idée qu'il a de son mérite: et s'il nous croyait incapables de changement, nous l'accuserions, nous, d'indifférence ou de fatuité. Un jaloux est quelque fois maussade; mais la vanité qu'il inspire corrige promptement le léger ennui qu'il communique.

Ainsi, mon cher Monsieur, on a beaucoup disserté sur les causes de la jalousie: on l'attribue successivement chez vous, à un orgueil irritable, à une sensibilité profonde, à une timidité excessive, à une imagination brûlante. Rien de tout cela, ou du moins tout cela ne serait rien sans nous; et pour réduire ma pensée à sa plus simple expression, l'homme est jaloux, parceque il plait communément à la femme que cela soit ainsi.

Il est vrai, continua-t-elle, que vous abusez souvent de la permission ou des ordres qu'on vous donne. Vous ne savez rien nuancer; il y a par intervalle de l'impatience dans vos soupçons, et une fois l'impulsion donnée, vous vous méfiez de nous beaucoup plus qu'il n'est décent. C'est un phénix qu'un amant jaloux, comme il faut; un amant dont l'inquiétude roule poliment sur les petites choses, sans jamais s'étendre au delà; qui nous suppose légères et non fragiles; qui croit nos sentimens révocables, et nos vertus incorruptibles. Il en est à qui leurs inquiétudes donnent de la pénétration, d'autres à qui elles enlèvent jusqu'au bon sens.

Ceux-ci traduisent leurs souffrances en élégies, ceux-là les arrangent en épigrammes; mais, dissimulés ou impétueux, tracassiers ou langoureux, je ne leur ai jamais connu cette humilité d'esprit, cette absence absolue d'admiration de soi-même, qui seule peut constituer à mes yeux une jalousie méritoire et de bon aloi. Par exemple, s'ils redoutent un rival, ne vous imaginez pas que ce soit par le sentiment de leur infériorité. Non, mais les femmes sont changeantes, pensent-ils; et puis, elles ont si souvent donné des preuves de mauvais goût: soyons leurs anges gardiens! et nous voilà surveillées par commisération. Pour la vraie jalousie; celle qui suppose un cœur tendre et un esprit délicat, elle est, croyez-moi, aussi rare que le véritable amour; et si vous rencontrez l'un, soyez assuré que l'autre n'est pas bien loin.

A. DE LOY.

RENCONTRE ÉTRANGE.

Il était huit heures du soir, de nombreux carrosses roulaient rapidement et faisaient retentir le pavé d'un de nos plus beaux quartiers. Quand tous ces équipages passaient devant quelque magasin, le reflet des lumières faisait briller dans leur intérieur des pierreries qui ornaient des têtes de femmes. Après avoir franchi la partie la plus neuve de la ville, ils arrivèrent sur la place où domine l'arceau de l'Hôtel-de-Ville. C'était un mariage.

Une foule joyeuse, animée, répandant un parfum d'hymen, envahit aussitôt la grande salle de la mairie; et au milieu de ces brillantes parures, de ces femmes couvertes de fleurs et de gaze, apparaissait la fiancée, éblouissante de beauté et de jeunesse, le front rosé de

pudeur, et escortée de sa mère et de son fiancé, jeune homme de 25 ans.

Il fallut attendre, car le fonctionnaire qui devait les unir n'était point arrivé.

Un homme qui jusqu'alors était demeuré à l'écart, enveloppé d'un manteau, et qui évidemment était étranger à cette réunion, se glissa parmi les groupes, s'approcha du jeune futur, et lui dit, de manière à n'être entendu que de lui seul : Sortez, monsieur.

Ce son de voix concentrée le fit tressaillir; cette apparition, dans ce moment, était pour lui fantastique; ce regard sombre et rapide, ce front soucieux, étaient menaçans.

— Plus tard.... laissez-moi... dans une heure, répondit le jeune homme, comme effrayé, en se tournant vers sa future, qui parlait dans ce moment à sa mère.

— A présent, vous dis-je, le moindre délai va me faire parler. — Et le scandale?... — Je ne le crains pas. Hâtez-vous donc. — Je vous suis.

Ils sortirent. Arrivés dans une rue étroite, que le froid rendait déserte, ils s'arrêtèrent sous un réverbère.

Alors l'homme au manteau dit à l'autre :

— Vous alliez, le front serein et la joie au cœur, satisfaire vos convenances, vos désirs, en épousant une femme riche, sans songer qu'à l'or qu'elle vous apportait vous avez sacrifié des sermens qui ont cessé d'être sacrés pour vous, parce qu'ils furent faits à une jeune fille; cette jeune fille, vous avez été la chercher lorsqu'elle jouissait du repos que donne l'innocence; vous avez été semer le trouble dans son âme; puis, après l'avoir flétrie au front, vous l'avez repoussée, ne lui laissant que les larmes de la douleur et du désespoir. Mais quand vous la rejetâtes d'une manière si infâme, avez-vous pensé que le même sang coulait dans nos veines? Avez-vous cru qu'un frère laisserait froidement briser l'existence d'une sœur sans même songer à demander vengeance? Ah! si c'est là votre idée, détrompez-vous, car voici ma résolution :

Et à l'instant, il tira deux épées de dessous son manteau.

— A cette heure, sans témoins? dit l'autre. Et si...

— Oui, à cette heure, que craignez-vous? Les armes sont égales. Des témoins?... Si vous succombez, les affaires de ce monde ne seront plus les vôtres; si je succombe, vous pourrez aussitôt accourir à la noce; et demain, quand on dira : un cadavre a été trouvé gisant dans un ruisseau, vous n'aurez qu'à dire : c'est moi qui l'ai jeté là.

Cet homme voulait avec opiniâtreté le combat; l'autre ne pouvait reculer; car s'il eût même persisté à demander un délai, sa conduite déloyale aurait été dévoilée à l'instant même, et le mariage qui devait lui rapporter tant d'avantages serait rompu. Il prit donc l'épée qui lui était présentée.

Les deux fers se croisèrent rapidement, se heurtèrent, brillèrent à la lueur du réverbère que le vent agitait comme pour la refléter avec impartialité sur chacun des combattans. Un homme tomba...

Enfin le voici, s'écrièrent plusieurs personnes qui attendaient dans la salle de la mairie, un jeune homme qui, au moment de se marier, avait subitement disparu. Il sut parfaitement s'excuser. Le mariage fut fait; mais en signant l'acte qui le liait, il tressaillit, car il venait de remarquer une tâche de sang sur sa main.

Le lendemain, dans un modeste appartement, gisait sur un lit un jeune homme, la mort dans le cœur et l'âme sur les lèvres; ses couvertures étaient tachées de sang; à ses pieds étaient sa mère pleurant à fendre le cœur; à son chevet, une jeune fille, l'œil sec, mais morne, le visage aussi pâle, aussi décomposé que celui de l'agonisant, dont un des bras était placé autour de sa taille; elle était là, épiant le moment qu'il rendrait le dernier soupir, comme pour exhaler le sien en même temps.

L'un était le frère, l'autre la sœur!...

EN VENTE



A L'IMPRIMERIE DE L. BOITEL, QUAI SAINT-ANTOINE, 56,

La quatrième Livraison

DE

LA REVUE DU LYONNAIS.

Cinq feuilles in-8° grand-raisin,

SOMMAIRE.

Le Puy-en-Velay; *César Bertholon*. — Condamnation au feu de Garnier, de Lyon, pour s'être laissé changer en loup-garou; *Bolo*. — La Fête de l'Egalité à Lyon. — Notice sur l'ancien Autel d'Avenas; *A. Péricaud*. — Mœurs Lyonnaises; *Th. de S.* — Racine à Lyon; Collombet. — Tableaux de M. Biard à l'exposition de Paris. — Poésies d'Eugène Faure; *P. Y.* — Poésies de Philippe Jannot; *Kauffmann*. — Poésies de Florvil; *C. B.* — Revue musicale; *A. M.* — Ephémérides Lyonnaises.

PAR BREVET D'INVENTION.

PÂTE PECTORALE

DE REGNAULD AINÉ,

PHARMACIEN, A PARIS.

La Gazette de santé signale, dans son n° 36, les propriétés de cette pâte pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, les catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Le seul dépôt, à Lyon, est chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafond, n° 24.